

qu'au fond du cœur ; puis, défaillante, semblant brisée par l'émotion, elle tomba dans le fauteuil situé près d'elle, et, cachant sa figure dans son mouchoir, elle fondit en larmes.

Telle fut ma stupeur, que je restai un moment immobile, hébété, incapable de prononcer une parole ; mais bientôt les souvenirs se pressant à ma pensée, je me rappelai la mort d'Hyacinthe, mon serment d'épouser Césarine, mon indigne conduite envers elle, alors qu'apprenant qu'elle était mère je lui écrivis froidement « que j'étais prêt à accomplir un *devoir* » ou à assurer son avenir et celui de son enfant ; proposition qu'elle repoussa par cette réponse, d'un mépris écrasant :

« Gardez votre argent, vous n'entendrez jamais parler ni de moi ni de mon enfant ! »

En effet, je n'avais plus entendu parler de Césarine ; ayant seulement appris plus tard son nouveau mariage avec un Américain puissamment riche, depuis lors je ne savais rien de sa vie.

Ainsi s'évanouissait ce mystère dont je me préoccupais si vivement depuis la veille ! Je me trouvais en présence d'une ancienne maîtresse à qui j'avais fait le serment de l'épouser : serment éludé par moi, quoiqu'il eût été reçu par Hyacinthe mourant... mourant de l'affreuse douleur que lui causait ma trahison et l'infidélité de sa femme !

En ce moment, mes impressions participaient de ces divers souvenirs du passé ; en voyant cette femme autrefois si ardemment aimée, je me rappelais son enivrante beauté ; j'avais conscience et honte de mes torts ; enfin, remords tardifs, je me demandais avec angoisse ce qu'était devenu cet enfant... l'enfant de notre amour !

Puis j'ignorais le sort du nouveau mariage de Césarine ; j'ignorais aussi dans quel but elle m'épiait ainsi chaque matin, à travers cette persienne fermée donnant sur mon jardin, où en cet instant même Césarine venait sans doute d'entrevoir Mme de Mélny.

Ce chaos de souvenirs, de regrets, de remords, de doutes, d'inquiétudes, jetait un tel trouble dans mon esprit, qu'immobile devant Mme Jefferson, toujours assise et la figure cachée dans son mouchoir, je ne trouvais pas un mot à lui dire. Chose presque inexplicable, ce qui dominait toutes mes autres pensées, si graves qu'elles fussent, était l'impatient curiosité de savoir si Césarine était toujours belle, car mes yeux s'étaient à peine arrêtés un instant sur elle, au mi-

lieu de la demi-obscurité de cette chambre.

Ma curiosité fut bientôt satisfaite : Mme Jefferson laissa tomber ses deux mains sur ses genoux, releva la tête, et se tournant vers moi, me dit avec un accent de tendre et douloureux reproche, tandis que les larmes inondaient ses joues :

— Quoi... Fernand!... pas un mot... pas un mot !

Lors de ma rupture avec la veuve d'Hyacinthe, je l'avais quittée pâle, amaigrie par ses chagrins et vêtue de lugubres habits de deuil ; c'est surtout sous ce dernier aspect que son image était demeurée présente à mon souvenir. Mais je revoyais Césarine dans le superbe éclat d'une beauté plus éblouissante encore qu'aux premiers temps de notre amour : rien de plus transparent que son teint rosé, quoique légèrement blêmi par l'émotion ; je retrouvais dans ses grands yeux bleus, humides de larmes, cette langueur brûlante qui donnait à son regard un attrait irrésistible ; ses lèvres d'un pourpre vif, estompées d'un léger duvet brun, et entr'ouvertes par des soupirs précipités, laissaient apercevoir ses dents perlées ; elle n'était plus coiffée en bandeaux comme autrefois ; ses épais cheveux noirs tombaient en longues frisures, presque jusqu'à la naissance de son sein, et son charmant visage se détachait fin et pur comme un camée antique, au milieu de cette forêt de boucles d'ébène ; le léger embonpoint qui arrondissait son corsage, loin de nuire à l'élégance de sa taille souple et élancée, la faisait paraître plus svelte encore ; enfin, que dirai-je, au temps de son mariage avec Hyacinthe, qui vivait des appointements de sa place et d'une petite pension viagère, Césarine s'habillait toujours très simplement, et je la revoyais parée d'une élégante et riche toilette du matin, qui rehaussait encore sa rayonnante beauté ; mon cœur bondit, mille souvenirs amoureux traversèrent ma pensée. Je contemplais Mme Jefferson avec une admiration muette et passionnée.

— Quoi ! Fernand, m'avait-elle dit, pas un mot !

— Si... un mot... un seul ! m'écriai-je enfin en me jetant à ses pieds, et ce mot est *pardon* !

Puis, cédant à un attendrissement inexprimable, j'ajoutai, en couvrant ses belles mains de larmes et de baisers :

— Oui, un seul mot, *pardon* !... une seule question : *Et notre enfant ?*

Duplessis L.

Césarine pressa convulsivement ma tête contre son sein palpitant, et me répondit en sanglotant :

— Mort !

— Mort ! m'écriai-je en pleurant aussi, mort !..

— En naissant, murmura-t-elle, et elle fondit en larmes.

Inexplicable contradiction du cœur humain ! Lorsque autrefois Césarine radieuse m'avait appris qu'elle était mère, loin de partager son bonheur, je n'éprouvai qu'un ressentiment chagrin et défiant ; je craignais que, s'autorisant de sa maternité, elle n'exigeât dès lors de moi, au nom d'un double droit, l'accomplissement de ce mariage promis par moi, sous la foi du serment, à Hyacinthe mourant ; cette appréhension fut l'une des causes de mon indigne rupture avec Césarine, et cependant, j'en jure Dieu, à ce moment où elle pleurait la mort de ce malheureux enfant, je le pleurais comme elle avec déchirement.

Soudain Mme Jefferson, saisissant entre ses deux mains ma tête penchée sur ses genoux, la releva, et attachant sur les miens ses grands yeux humides de larmes, elle me dit avec un accent passionné :

— Tu pleures notre enfant !!! Tu m'aimais donc bien ?..

— Si je t'aimais, Césarine !.. Ah ! j'en atteste mes remords ! mes recherches sans nombre pour te retrouver... Si je t'aimais, mon Dieu ! Il me semble que je n'ai pas cessé de t'aimer... je t'aime plus éperdument que jamais... Vois mes larmes... sens les battements de mon cœur...

— Tu m'aimes encore ?

— Avec ivresse !.. avec adoration !

— Mon Fernand... je suis veuve !

IV.

Césarine venait de prononcer ces mots : *Mon Fernand, je suis veuve !* lorsque la porte du salon où nous nous trouvions s'ouvrit brusquement : une vieille femme pâle, tremblante, entre précipitamment et nous dit d'une voix effrayée :

— Ah ! madame, ne perdez pas mon mari... ayez pitié de lui... j'ai pu m'échapper par le petit escalier !

— Que voulez-vous ? dis-je à cette inconnue, tandis que Césarine effrayée se hâtait d'abaisser son voile. — Qui êtes-vous ?

— Je suis la femme du concierge... j'ai pu me sauver pour venir vous avertir... le commissaire et les gendarmes n'ont pas fait attention à moi.

Fernand Duplessis, Vol. V. No. 2.

— Le commissaire ! m'écria-je, les gendarmes !

— Oui, monsieur ; ils viennent faire dans la maison une perquisition ; ils sont à la cave avec mon mari...

— Une perquisition ! dit Mme Jefferson stupéfaite, une perquisition... dans cette maison que j'ai louée ?

— Hélas ! madame, vous ne veniez jamais ici qu'une ou deux heures par jour... Il y a quelque temps, un grand monsieur à cheveux blancs, qui avait eu envie de louer la maison avant vous, et sachant que vous ne l'habitiez pas, a proposé à mon mari une petite somme, à condition qu'il lui permettrait de cacher dans la cave plusieurs ballots de marchandises de contrebande, et de recevoir quelquefois, dans une chambre basse de cette maison, les personnes auxquelles il vendait sa marchandise. Ils sont venus hier soir encore... ils sont restés ici presque jusqu'au jour... Nous étions couchés mon mari et moi lorsqu'ils ont demandé le cordon ; je crois même que l'un d'eux est demeuré durant la matinée dans la salle basse donnant sur la rue... et...

— En vérité, reprit Mme Jefferson avec dépit, en interrompant la portière, il est inouï que vous disposiez ainsi sans mon consentement de cette maison louée par moi. Puis elle ajouta : Venez, Fernand, donnez-moi votre bras.

— Hélas ! madame, dit la vieille femme, vous ne pourrez pas sortir, le commissaire de police l'a défendu.

— Que dites-vous ?

— La porte est gardée par des sergents de ville !

— Mon Dieu ! Fernand, s'écria Césarine avec frayeur, qu'est-ce que cela signifie ?..

— Je vais aller trouver le magistrat... et...

— Les voilà .. ils montent ! — s'écria la vieille femme en tressaillant ! — je redescends par le petit escalier de service... ils ne se douteront pas que je suis venue vous prévenir.

Et elle disparut précipitamment.

— Mais, Fernand, c'est incompréhensible ! c'est odieux ! me dit Mme Jefferson ; on va nous arrêter...

— Ne craignez rien, tout s'éclaircira.

A peine avais-je prononcé ces mots, qu'un commissaire de police, ceint de son écharpe et suivi de plusieurs sergents de ville, entra dans le salon, parut surpris à ma vue et à celle de Césarine, vint droit à moi et me dit fort poliment d'ailleurs :

— Monsieur, je suis obligé de vous demander

votre nom ainsi que celui de madame, et de vous prier de m'expliquer votre présence en ces lieux ?

Rien de plus simple, monsieur, je m'appelle Fernand Duplessis ; je demeure dans la maison voisine de celle-ci... que madame a louée depuis quelque temps.

— Et moi, monsieur, reprit Césarine, je me nomme madame Jefferson et je demeure rue Plumet, n° 11.

— Madame serait-elle parente de M. Jefferson, le banquier américain ?

— Je suis sa veuve, monsieur.

Cette réponse parut inspirer au commissaire une grande considération pour Césarine, et il reprit :

— Permettez-moi, madame, de vous adresser quelques questions. Combien y a-t-il de temps que vous avez loué cette maison ?

— Six semaines, monsieur.

— Cependant, je vous ferai observer, madame, que cette habitation n'est pas meublée, et que vous n'y demeurez pas...

— Monsieur, me hâtai-je de répondre, voyant l'embarras de M^{me} Jefferson, madame et moi, qui ai l'honneur d'être de ses amis, nous venions justement ici aujourd'hui afin de nous occuper de quelques dispositions à prendre relativement à l'ameublement de cette demeure.

— Soit, monsieur, reprit le commissaire, mais je dois instruire madame d'un fait extrêmement grave, auquel elle est étrangère... j'aime à le croire : ensuite d'une minutieuse perquisition, l'on vient de découvrir dans la cave de cette maison un assez grand nombre d'armes et de munitions de guerre...

— Ici ! s'écria Césarine, ici, chez moi !

— Oui, madame.

— Concevez-vous quelque chose à cela, me dit-elle, un dépôt d'armes dans cette maison ?

— Tout va, monsieur, s'expliquer le plus naturellement du monde, dis-je au commissaire : il n'y a qu'un instant, la femme du portier, que vous pouvez interroger, est venue tout effrayée nous avouer qu'à l'insu de madame, qui n'habitait pas encore ce logement...

— Le concierge avait permis à des contrebandiers de déposer ici des ballots de marchandises, n'est-ce pas ? poursuivit le commissaire en m'interrompant. — Cet homme m'a répété la même fable... Ces prétendues marchandises sont des carabines, des pistolets, de la poudre et des cartouches fraîchement confectionnées.

— Cela se peut, monsieur ; mais ce qu'il y a

de certain, c'est que madame, et vous devez m'en croire, ignorait aussi complètement que moi le dépôt d'armes dont il s'agit.

— Je suis très porté, je l'avoue, monsieur, à ajouter foi à vos paroles, si en effet vous êtes M. Fernand Duplessis, l'un des habitants du quartier dont je suis magistrat ; je connais la moralité politique de mes administrés ; ainsi, j'ai la conviction que M. Fernand Duplessis ne saurait être un conspirateur, car il s'agit évidemment ici d'une conspiration ; je ne soupçonnerai pas davantage madame de tremper dans un complot contre la sûreté de l'Etat, si, comme je ne veux pas en douter, madame est la veuve du riche banquier américain M. Jefferson ; mais mon devoir m'oblige de m'assurer de l'identité des personnes que je trouve dans une maison suspecte.

— Rien de plus facile, monsieur, que de connaître la vérité : je demeure à deux pas d'ici, veuillez m'accompagner chez moi.

— C'est ce que je suis obligé de faire, monsieur, répondit le commissaire, et ensuite madame voudra bien me permettre de la suivre chez elle pour m'assurer aussi de son identité.

— Je ne m'y oppose nullement, répondit M^{me} Jefferson, fort contrariée de cette exigence de police. Cependant, monsieur, je désirerais vous épargner cette peine : j'ai justement sur moi, dans mon portefeuille, non-seulement des cartes de visite à mon nom et à mon adresse, mais une lettre que l'on m'a remise au moment où je sortais de chez moi. Si ces preuves pouvaient vous suffire, monsieur, je vous saurais gré de vous en contenter.

Ce disant, elle remit au commissaire un petit portefeuille de cuir de Russie. Il le prit, et pendant qu'il en parcourait des yeux le contenu, M^{me} Jefferson me dit tout bas en attachant sur moi un regard qui m'enivra :

— Fernand... je ne sortirai pas de la journée... je vous attends. — Puis, réfléchissant : Non... ne venez pas aujourd'hui... mais demain...

— Pourquoi demain ?

— Je vous le dirai.

— Madame, reprit le commissaire en saluant Césarine, les preuves d'identité que vous venez de me communiquer sont rigoureusement suffisantes, vous êtes libre de vous retirer ; mais je suis obligé d'accompagner M. Duplessis chez lui.

— Comme il vous plaira, monsieur, lui dis-je. Et m'adressant à M^{me} Jefferson : Permettez-moi, madame, de vous offrir mon bras.

Elle le prit, et plus d'une fois, en descendant l'escalier, je sentis les pulsations de son cœur ; nous traversâmes la cour, encombrée de sergents de ville et d'agens de police. Au moment de sortir de la porte cochère, je dis tout bas à Césarine :

— A demain...

— A demain, répéta-t-elle en serrant une dernière fois mon bras contre son sein ; puis je la saluai. Elle s'éloigna, et je me dirigeai vers la porte de ma demeure, en compagnie du commissaire de police.

Seulement alors je me rappelai, non sans une vive inquiétude, la présence de M^{me} de Mèligny chez moi ; elle m'avait sans doute attendu, et j'aurais été désolé de ne pouvoir la soustraire aux yeux du magistrat ; je lui dis donc, au moment de frapper à ma porte :

— Monsieur, j'ai à vous faire une observation fort délicate...

— Parlez, monsieur.

— Il se peut qu'à cette heure je trouve chez moi... une personne... une femme... et je...

— Rassurez-vous, monsieur, me dit en souriant le commissaire ; la constatation de votre identité n'amènera aucun résultat qui puisse vous désobliger.

— Je vous remercie, monsieur.

Le commissaire frappa, la porte s'ouvrit ; il s'approcha de la loge du portier et lui dit, me désignant du geste :

— Vous connaissez monsieur ?

— Si je connais monsieur ?... dame ! je crois bien : c'est M. Duplessis, qui occupe la maison.

Le commissaire, allant alors vers mon cocher, qui époussetait ses harnais sous la remise, lui fit cette même question en me désignant :

— Vous connaissez monsieur ?

— Certainement, puisque c'est mon maître, répondit mon cocher, fort ébahi de la question.

— Je n'en demandais pas davantage, monsieur, me dit le commissaire en s'inclinant ; et il sortit.

Je me hâtai d'entrer chez moi, afin de savoir si M^{me} de Mèligny m'avait attendu. Je sonnai vivement ; Dupin vint m'ouvrir ; je le laissai dans l'antichambre, et je me dirigeai rapidement vers le salon ; Eglé ne s'y trouvait pas ; j'allais m'assurer qu'elle n'était pas non plus dans le jardin, lorsque la porte de ma chambre à coucher s'entrouvra brusquement ; je vis un homme en sortir, courir à moi en me tendant les bras.

C'était Jean Raymond !

— Toi ici ! m'écriai-je.

Et mon premier mouvement fut de me jeter au cou de mon ami d'enfance avec un bonheur indicible.

Jean, profondément attendri de notre rencontre inattendue, ne put retenir ses larmes ; sa cordiale étreinte, son émotion me prouvèrent que sa mère lui avait toujours caché mes torts envers elle.

La présence de Jean me semblait providentielle, en ce moment où je flottais indécis entre de bonnes et mauvaises résolutions, encore compliquées par le retour imprévu de Césarine... de Césarine veuve...

Je connaissais, j'admire la fermeté, la droiture du caractère de Jean ; il me sembla que ses conseils pourraient m'aider à sortir du chaos de pensées contradictoires au milieu desquelles je me débattais depuis quelque temps, si j'avais le courage d'avouer franchement ma situation à mon ami. Oubliant complètement M^{me} de Mèligny, je ne songeais même pas à me demander comment, et sans doute à l'insu de mon valet de chambre, Jean se trouvait chez moi : il me tendit la main et me dit :

— Bon Fernand, les destins de notre amitié veulent donc que ce soit toujours chez toi que je trouve un refuge au moment du danger !

— Explique-toi !

— Pardonne-moi d'abord d'avoir fait fuir une charmante jeune femme, qui a commencé par me prendre un peu pour un voleur... Mais... ajouta Jean, et il sourit, heureusement cette belle fugitive te reviendra.

— Tu m'effraies... Que parles-tu de refuge ? de danger ?

— Le péril est maintenant passé... Puisque l'on n'a fait aucune perquisition chez toi, l'on ne soupçonne pas ma présence dans la maison voisine...

— Quoi ! tu étais dans cette maison où l'on vient de saisir un dépôt d'armes de guerre...

— Comment sais-tu... ?

— Je sors de cette maison !

— Toi... Fernand ?

— Je comprends !!! Ces armes... ces munitions... encore une conspiration ?

— Oui, me répondit Jean ; puis il reprit : Pardon, mon ami, nous ne devons jamais, toi et moi, parler politique.

— Jean... et ta mère ?

— Depuis quelques mois, elle tient les livres d'une maison dont je suis caissier.

— Elle ! m'écria-je avec une commisération douloureuse, elle... réduite... à...

— Réduite à quoi, mon cher Fernand ? Puis souriant et regardant mon salon somptueusement meublé, Jean ajouta : C'est vrai, j'oublie toujours que tu es un grand seigneur ; ce n'est point là, crois-moi, un reproche que je t'adresse, mon ami, non, non ; au point où en sont les choses... dépenser libéralement sa fortune, c'est encore faire acte de bon citoyen, c'est faire vivre les travailleurs. Je veux seulement te dire, mon bon Fernand, que j'oubliais que certaines modestes conditions, et celle de ma mère est de ce nombre, doivent te paraître plus pénibles qu'elles ne le sont réellement.

— Mais pour que ta mère ait accepté un emploi de teneuse de livres de commerce, il faut que votre aisance ait été compromise ?

— Je te dois, mon ami, en peu de mots, le récit de ce qui nous est arrivé à ma mère et à moi depuis que tu nous a laissés dans la prison de Bourges :

— J'ai hâte de l'entendre ; mais M. Charpentier, qu'est-il devenu ?

— Il continue de travailler en chambre à son état de sellier ; il demeure dans la même maison que nous.

— En apprenant la révolution de 1830, j'ai pensé qu'elle ouvrirait les portes de ta prison ?

— En effet, cette délivrance a été pour ma mère, pour moi, et pour ceux qui partagent notre opinion, un jour de radieuse espérance... Malheureusement, ce jour n'a pas eu de lendemain ; nous croyions à l'avènement de la République... nos vœux ont été trompés. Nous nous sommes donc résolument remis à l'œuvre ; une partie de la petite fortune que nous possédions, ma mère et moi, a été employée à secourir nos amis, déjà frappés par des condamnations politiques, à concourir à la fondation des journaux organes de notre parti ; enfin, il nous restait dix-huit cents livres de rente environ. Peu de temps après notre sortie de prison, j'avais trouvé une place de caissier dans une maison de commerce de Lyon, où ma mère me suivit. Elle me dit un jour : « Mon cher enfant, il me semble que je m'oublie dans une déplorable oisiveté ! notre petite fortune est réduite des deux tiers ; ce qui nous reste et les appointemens de ta place suffisent sans doute à nos besoins, mais il ne faut pas songer qu'à soi, notre cause ne vit que de sacrifices, et pour en prendre ma part, autant que possible, je veux utiliser mon temps et appren-

dre la tenue des livres ; soit que tu restes caissier ou que l'on te confie de nouveau la direction d'une usine industrielle, les connaissances que je veux acquérir me rapprocheront de toi, et si nous pouvions être employés dans la même maison, avoue que ce serait ravissant. Nous vois-tu nous en allant bras-dessus, bras-dessous, après nos travaux du jour ?

— Combien à cette pensée je reconnais ta mère ! Elle sait donner tant de charme au devoir !

— C'est vrai ! chère et tendre mère... Tu connais, Fernand, sa rare intelligence ; au bout de six mois d'un travail assidu, elle pouvait tenir la comptabilité la plus difficile ; le négociant de Lyon dont j'étais le caissier liquida en nous recommandant à l'un de ses correspondans de Paris ; celui-ci, quoiqu'il ne partageât d'abord aucunement nos idées politiques, nous accueillit à merveille et nous accorda les deux emplois que nous désirions. Ma mère, ainsi que je te l'ai dit, tient les livres, et je suis caissier de cette maison ; mais ce qui va te surprendre, ou plutôt, non, cela te n'étonnera pas, car tu as pu juger de l'irrésistible et doux ascendant de ma mère, elle a peu à peu conquis à nos opinions notre patron, sa femme, ses deux grands garçons et jusqu'à ses filles, qui tous l'adorent ; et quoique les affaires de commerce lui soient nouvelles, la droiture de son esprit, sa sagacité, son excellent jugement l'ont mise à même de donner souvent les meilleurs conseils à ce négociant et à sa femme ; ils ne font rien maintenant sans consulter ma mère. Que te dirai-je, elle est l'ange tutélaire de la maison : l'un des jeunes gens a-t-il commis quelque étourderie de jeunesse, c'est à M^{me} Raymond qu'il s'adresse pour apaiser la sévérité paternelle ; les jeunes filles, cédant à l'innocente coquetterie de leur âge, désirent-elles une robe un peu coûteuse, c'est encore à M^{me} Raymond qu'elles s'adressent pour la prier d'obtenir de la prudente économie de leur mère ces jolies robes si enviées.

— Tu as raison, Jean, rien ne m'étonne de l'irrésistible et excellent ascendant de ta mère ; mais dis-moi, ce travail nouveau pour elle ne la fatigue pas ?

— Jamais elle ne s'est mieux portée ; on dirait que l'âge la respecte, et sauf quelques cheveux gris mêlés à ses cheveux blonds, tu la retrouveras presque telle que tu l'as vue chez toi.

— Et de sa blessure elle ne se ressent pas ?

— Non, — me répondit Jean avec émotion,

— pauvre chère mère ! c'est en se jetant au devant du coup qui m'était destiné qu'elle l'a reçue cette blessure... Mais heureusement les suites n'ont pas été graves.

— Ainsi, ce dépôt d'armes découvert dans la maison voisine...

— Y avait été caché par mon oncle Godefroid, par Charpentier et par moi dans l'éventualité de prochains événemens.

— Mais cette maison avait été louée...

— Par une dame mystérieuse.

— Que tu connais, mon cher Jean ?

— Moi ?

— Sans doute ; mais continue.

— Charpentier s'occupait de chercher dans un quartier retiré une maison où nous pourrions recevoir quelques affiliés à notre société secrète, déposer des armes et fabriquer des cartouches. Le hasard conduisit notre ami dans la rue de Courcelles, rue fort isolée ; il remarqua la demeure voisine de la tienne : elle était alors à louer ; il la visita ; elle lui parut réunir les conditions nécessaires à nos projets ; il nous en parla, elle nous convint ; mais lorsque, quelques jours après, il y retourna, elle était louée...

— Par une dame qui ne l'habitait pas et n'y venait que deux heures par jour.

— Comment sais-tu cela ?

— Vous avez obtenu du portier qu'il vous permit de cacher dans la cave certains ballots de contrebande, qui n'était autre chose que des armes et des munitions. Ce matin, une perquisition a eu lieu, voilà ce que je sais encore, et tout à l'heure je te dirai comment je suis instruit de ces détails ; mais j'ignorais ta présence dans cette maison dont tu as pu, grâce à Dieu, t'échapper à temps !

— Nous y étions réunis cette nuit, mon oncle, moi et Charpentier, pour recevoir quelques affiliés et confectionner des cartouches. C'est aujourd'hui dimanche, je ne vais pas à ma maison de commerce, et j'ai profité du repos dominical pour continuer ma fabrication après le départ de nos amis. Je me préparais ce matin, vers les onze heures, avant l'arrivée ordinaire de cette dame, à quitter la maison, lorsque, d'une salle basse donnant sur la rue, j'ai vu poindre au loin les chapeaux d'un assez grand nombre de sergens de ville. Supposant, non sans raison, que nous pouvions avoir été trahis, et qu'en ce cas la police venait fouiller la maison, j'ai bientôt eu pris mon parti. A l'aide d'un treillage, j'ai escaladé le mur mitoyen de ton jardin, et, arrivé

sur le chaperon de la muraille, qui n'est pas fort élevée, j'ai risqué le saut, et me suis trouvé dans tes domaines... Mais, ajouta Jean en souriant, presque aussitôt je rencontre au détour d'une allée une charmante jeune femme ; elle pousse un cri de frayeur ; je tâche de la rassurer en lui assurant que je ne suis pas un voleur, mais que je fais une arrestation politique ; et je supplie cette dame, la croyant maîtresse de la maison, de m'accorder un refuge pendant quelques moments ; dans son trouble, elle me répond qu'elle n'est pas chez elle, mais chez M. Duplessis. — Fernand Duplessis ! m'écriai-je avec joie. Quoi ! cette maison est la sienne ? — Oui, monsieur, reprit la jeune femme toute tremblante. « — Ma » dame, lui dis-je, Fernand est mon ami d'en » fance, je vous suis garant qu'il ne trouvera pas » mauvais que vous m'ayez donné asile ; mais » permettez-moi d'entrer dans la maison, je crains » d'être vu au milieu de ce jardin. » La pauvre créature, plus morte que vive, rentre avec moi dans ton salon, prend à la hâte son mantelet et son chapeau, gagne la petite porte du jardin et disparaît. Voilà mon Odyssée, mon bon Fernand ; tu me pardonneras, je l'espère, d'avoir effarouché tes amours ; mais ces jolis oiseaux reviennent toujours à leur nid.

— Ah ! mon ami, je tremble encore pour toi en pensant que le commissaire de police qui m'a accompagné jusqu'ici pouvait entrer dans ce salon et t'y trouver.

— Que venait-il faire chez toi ?

— J'étais dans la maison voisine lorsque la perquisition a eu lieu ; or, sais-tu quelle est la mystérieuse locataire de cette habitation ?

— Qui est-ce donc ?

— La veuve d'Hyacinthe.

— M^{me} Jefferson ?

— Elle-même... Et nous avons, pendant un moment, tous deux passé pour des conspirateurs.

— Pauvre femme ! je suis désolé de lui avoir involontairement causé ce désagrément ; mais que diable venait-elle faire tous les jours dans cette maison inhabitée ?

Mes velléités de franchise envers Jean commencèrent à défaillir ; il ignorait mon ancienne liaison avec Césarine. Il se fit sans doute à jamais éloigné de moi en apprenant avec quelle indignité j'avais trahi l'amitié d'Hyacinthe. Je répondis donc à Jean par le même mensonge qui m'avait servi à dissiper les soupçons du commissaire de police.

— J'ignore dans quel but M^{me} Jefferson se

rendait chaque jour à cette maison ; seulement, apprenant que nous demeurions porte à porte, elle m'avait écrit pour me prier de lui donner mon goût sur l'ameublement qu'elle se proposait de commander pour sa nouvelle habitation ; voilà comment ce matin je me suis rencontré avec elle.

— Son désir de te consulter ne m'étonne pas, car ton goût est excellent ; mais la maison voisine me semble bien modeste pour l'héritière de l'immense fortune de M. Jefferson.

— Est-ce que tu crois qu'il lui a laissé ses biens immenses ?

— Je n'en sais rien, mon cher Fernand, car je n'ai pas revu la femme de notre pauvre Hyacinthe depuis qu'elle s'est remariée ; mais il me paraîtrait naturel que M. Jefferson eût laissé à sa veuve, sinon la totalité, du moins une partie de son immense fortune.

Je me souvins de mes anciens soupçons à l'endroit de l'amour de Jean pour Césarine ; il avait repoussé avec force cette insinuation au nom de sa tendre amitié pour Hyacinthe. Cependant je repris, en attachant un regard pénétrant sur la loyale figure de mon ami d'enfance, tâchant de lire au fond de sa pensée :

— Avoue que tu as été un peu amoureux de cette belle personne ?

— Moi ! tu es fou !... Est-ce que je ne t'ai pas dit que je ne l'ai pas revue depuis son mariage avec cet Américain ?

— Mais du temps que vivait Hyacinthe ?

— Allons, Fernand, tu ne me parles pas sérieusement ! Tu m'as déjà, ce me semble, adressé les mêmes questions autrefois, lorsque ma mère et moi nous habitions ton château... et je t'ai répondu ce que je te réponds encore : D'abord, je n'ai pas été amoureux de la femme d'Hyacinthe, quoiqu'elle me parût admirablement belle ; ensuite, eussé-je été amoureux d'elle, que je me serais brûlé la cervelle plutôt que de songer à porter le trouble dans le ménage de notre pauvre ami. Enfin, si j'avais été épris d'elle, j'aurais tenté de l'épouser lors de son premier ou de son second veuvage, ce à quoi je n'ai jamais pensé.

L'accent de la vérité est tellement irrésistible, que je crus aux paroles de Jean ; il reprit :

— Mais laissons cela, et parlons de toi, Fernand. Est-tu heureux ? Je ne dis pas matériellement heureux, cet appartement orné avec un luxe si coquet, cette charmante femme que j'ai effarouchée, me prouvent assez que tu es toujours riche,

toujours l'homme à bonnes fortunes, et que tu as renoncé à tes goûts champêtres ; mais enfin je connais ton cœur, la perte de ta femme a dû profondément t'affliger...

— Jean, tu ne me fais pas l'injure de croire...

— Que tu ne l'as pas regrettée ? elle si intéressante ! elle morte si jeune ! Non, non, Fernand je te le répète, je connais la noblesse de ton cœur. Nous avons eu d'ailleurs une nouvelle preuve de l'élevation de tes sentiments à propos de la perte de ta femme. Ma mère et moi nous avons été non pas étonnés, mais profondément touchés de ta délicatesse dans certaine circonstance...

— Que veux-tu dire ?

— Ma mère, ayant conservé quelques relations avec une amie de famille de ta femme, a ainsi appris qu'en homme de cœur tu avais rendu à ses parents la dot de cette pauvre M^{me} Duplessis.

— N'était-ce pas mon devoir, Jean ?

— Oui, pour toi, comme pour les gens d'élite, ces délicatesses sont le devoir ; mais, en ce temps-ci, mon bon Fernand, renoncer volontairement à une somme considérable que l'on peut légalement conserver, c'est chose rare et belle ! Ma mère l'a senti comme moi, et souvent elle m'a dit : « Allons, malgré ses faiblesses, ton ami Fernand est au fond un *honnête homme*. » Et ces mots sont, je te l'assure, une louange dans la bouche de ma mère ; aussi je ne doutais pas que la mort de ta femme ne t'eût porté un coup cruel. Mais, hélas ! le temps, sinon l'oubli, efface les chagrins les plus cuisants. Jem'étonne donc peu de ce que tu aies repris tes anciennes habitudes, je m'en étonne d'autant moins que...

— Achève...

— Je ne t'aurais pas dit cela autrefois, de peur d'ébranler ta foi dans la durée du nouveau genre de vie que tu avais embrassée, et qui me paraît la plus heureuse de toutes, lorsqu'elle vous est permise, *la vie des champs* ; mais, entre nous, en te voyant, à la fleur de l'âge, brusquement renoncer à un monde où tu avais eu tant de succès, je me disais : « Je crains que tôt ou tard Fernand ne regrette Paris et ne s'ennuie au fond de cette province. » Peut-être, sans la mort de ta femme, et la maturité de l'âge arrivant, te serais-tu décidément voué à la paisible existence du foyer domestique ; mais, redevenu libre, je comprends parfaitement que tu aies repris ta vie de garçon. Seulement, mon ami, je te le demande encore, es-tu moralement heureux ?

Une fausse honte, ou plutôt une honte très

légitime, m'empêcha de suivre ma première résolution et de m'ouvrir à Jean.

La cause de mes soucis était tellement misérable, je courrais si follement à ma ruine complète, que, selon moi, la franchise de mes aveux devait exciter, non pas l'affectueux intérêt de mon ami, mais son juste dédain. Je répondis donc :

— Je me trouve parfaitement heureux.

— Cet assurance me ravit — reprit-il avec expansion en serrant mes mains dans les siennes — la certitude de ton bonheur me rend doublement chère notre rencontre d'aujourd'hui. Il n'a pas dépendu de moi que nous nous soyons revus plus tôt ; l'hospitalité que tu nous as donnée, à ma mère, à moi et à Charpentier, ton dévouement, tes offres courageuses lors de notre arrestation, sont des dettes de cœur que ni eux ni moi n'oublierons jamais, mon bon Fernand. Je t'ai écrit à la Riballière dès que nous avons été établis à Lyon, mais je n'ai pas reçu de réponse de toi ; nous ne vivons pas dans le même milieu ; je ne savais auprès de qui m'informer de ta résidence, et, sans le hasard de notre rapprochement d'aujourd'hui, je serais sans doute dans la même ignorance à ton sujet.

— Ta lettre ne m'est pas parvenue, mon cher Jean, car lors de la révolution de 1830, j'ai vendu la Riballière.

— Comment ! tu as vendu cette belle terre à laquelle tu attachais tant d'importance ?

— Elle me rappelait aussi des souvenirs bien pénibles, mon cher Jean...

— C'est juste, mon ami, j'oubliais cette circonstance. Heureusement, à l'encontre de tant de sots dissipateurs, tu as toujours très sagement administré ta fortune, et tu auras, je n'en doute pas, remplacé cette belle propriété par des valeurs non moins sûres... Je te dis cela, mon ami, parce que, politique à part, il me semble que du temps où nous vivons et en raison d'éventualités possibles, la terre est la plus certaine des propriétés.

La même honte m'empêcha de m'ouvrir à Jean sur ma ruine, de crainte de me voir rangé par lui au nombre des sots dissipateurs. Je lui répondis avec assurance :

— Ce que je possède est à l'abri de tout événement.

— Oh ! je m'en rapporte à toi là-dessus ; tu vis largement, puisque tu peux vivre ainsi, mais tu mets de l'ordre dans tes dépenses, et tu as raison ; plus j'acquiers l'expérience des choses et des hommes, plus je suis convaincu que l'une

des premières conditions de la dignité de soi, quelle que soit votre fortune, est de subordonner *la dépense à l'avoir* ; tu trouveras qu'en te parlant ainsi je suis un peu... *caissier*, mon cher Fernand, ajouta Jean en souriant ; mais tu le sais comme moi, l'homme ruiné tombe tôt ou tard dans l'humiliante dépendance d'autrui, et la bassesse est voisine du désordre ; tu n'est pas, il s'en faut de tout, dans cette triste position ; je te retrouve, ainsi que je l'espérais, moralement et matériellement heureux. Aussi, cette bonne rencontre me rajeunit de vingt ans ! Dis, Fernand ! que d'événements se sont passés déjà depuis notre enfance ! Te rappelles-tu ce goûter chez ma mère ?

— Suivi d'un dîner chez ma grand'mère...

— Où je faisais de mon mieux le *chevalier français* auprès de ta petite cousine.

— Ah ! ces temps sont loin de nous ! puis quelle différence entre nos deux carrières ?

— Qu'importe... si nous sommes heureux tous deux à notre manière ? Tu jouis honorablement de ta richesse, tu trouves le bonheur dans ta vie d'homme à bonnes fortunes ; moi, je trouve le bonheur dans ma tendresse pour ma mère, et dans mon dévouement à ma foi républicaine.

— Jean, ta vie, comme celle de ta mère, est une vie de sacrifices héroïques à une noble cause... Et mon existence est oisive et futile...

— Que veux-tu ? tu as été élevé en riche héritier, tu vis en riche héritier ; en dépensant ton argent, tu donnes du moins du pain aux travailleurs, tu as donc ton utilité relative ; certes, je t'aurais voulu d'autres goûts, une direction plus mâle ; tu étais merveilleusement doué, tu pouvais te distinguer dans de nobles carrières, servir ton pays, l'humanité ! Cette mission n'a pas été la tienne, je le regrette ; mais que faire à cela ? Nous touchons à l'âge mûr, mon pauvre Fernand, et, comme on dit, *le pli est pris* ; acceptons donc le passé comme il est, et l'avenir comme il vient. Mais assez philosophe ! songeons au positif ; nous avons commencé cette journée ensemble, nous la finirons ensemble.

— Jean, je suis, comme d'habitude, plus éfrayé que toi des dangers que tu cours.

— Quels dangers ?

— Cette perquisition dans la maison voisine ; cette découverte d'armes, de munitions de guerre !

— He bien ?

— Ne risques-tu pas d'être arrêté en sortant de chez moi ? Veux-tu rester caché ici pendant quelques jours ? Je réponds de mon valet de cham-

bre : lui seul entrera dans l'appartement... Tu ferais prévenir ta mère de ce qui arrive ?

— Merci de ton offre, mon cher Fernand, tes craintes sont exagérées; l'important pour moi était de ne pas me laisser prendre dans la maison voisine où, sauf les armes et les munitions, l'on n'a pu rien trouver de compromettant pour moi et pour nos amis; nos précautions sont prises... Quant à me cacher, ce serait éveiller les soupçons.

— Jean... cette imprudence...

— Est le comble de la prudence; donc, si tu n'as rien de mieux à faire, tu nous donneras, à moi et à ma mère, la fin de la journée.

— Que dis-tu ?

— Laisse-moi achever; tu vas écrire un mot à cette charmante jeune femme que j'ai tant effrayée, tu la rassureras et la prieras, surtout, de garder le silence sur cette aventure; la police a partout des oreilles...

— Je vais écrire à l'instant.

— Ou plutôt, non... n'écris pas... les lettres s'égareront. Donc, tu vas aller chez cette jeune femme, et lui dire ce que tu lui aurais écrit...

— Soit...

— Ton valet de chambre est un homme sûr ?

— Parfaitement sûr.

— Donne-moi une feuille de papier, une plume et de l'encre.

— Tu vas écrire... et tu disais tout à l'heure que les lettres...

— Oh ! peu m'importe que celle-là s'égarer... me dit mon ami en souriant pendant que je lui donnais ce qu'il lui fallait pour écrire, et il ajouta en prenant la plume :

— Tiens, regarde... Oh ! tu peux lire sans la moindre indiscrétion.

Jean traça trois croix sur le milieu de la feuille de papier à lettre, la plia et me dit :

— Cette correspondance est, tu le vois, très peu compromettante.

— Comment, ces trois croix ?...

— Ces trois croix diront à mon oncle et à Charpentier : « Ne vous présentez pas dans la maison de la rue de Courcelles, notre dépôt d'armes est découvert. » Je suis presque certain que ma précaution sera inutile, car nos amis ne devaient pas revenir aujourd'hui dans ce quartier, et ce soir je les avertirai oralement; mais il faut de la prudence, car je ne doute pas que la police ne tende, durant quelques jours, ce qu'elle appelle en son langage pittoresque, une *souricière* dans la maison voisine pour y

prendre quelques maladroits; heureusement, nous sommes sur nos gardes. Ton valet de chambre va donc porter cette lettre à son adresse, chez mon oncle; puis tu iras chez cette jeune femme, je t'attendrai à la porte; tu ne feras pas ta visite trop longue, maître don Juan, et ensuite je t'emmène dîner chez ma mère.

— Jean...

— Je t'emmène dîner chez ma mère, elle sera comme moi enchantée de te revoir; tu trouveras chez nous mon oncle Godefroid et Charpentier; tu seras indulgent pour notre modeste dîner, on ne dira pas un mot de politique, et tu auras la conscience de nous avoir fait passer, à ma mère et à moi, une charmante soirée.

— Je crains de commettre une indiscrétion, répondis-je avec embarras; ta mère ne m'a pas invité...

— Fernand... c'est une défaite... me dit Jean avec un accent de reproche amical; puis il ajouta d'un ton pénétré :

— Je t'en prie, ne me refuse pas... laisse-moi le plaisir de dire à ma mère qu'une fois encore j'ai trouvé chez toi un asile dans un moment critique.

Jean prononça ces mots avec une expression de prière si instante, que je ne pus résister à son désir, malgré ma crainte de me retrouver avec Mme Raymond, qui m'avait écrasé de son juste mépris lors de notre dernière entrevue.

— Puisque tu le veux, nous finirons ensemble notre journée, mon cher ami, lui dis-je. Seulement, ne croirais-tu pas opportun qu'avant notre sortie, mon valet de chambre allât s'assurer par lui-même qu'il ne reste dans cette rue, ordinairement presque déserte, aucun homme de police? Peut-être, s'il y a quelques agents apostés, leurs soupçons s'éveilleraient-ils en te voyant sortir d'ici avec moi.

— Tu as raison, c'est une bonne précaution.

— Autre chose; vaut-il mieux que nous sortions à pied ou en voiture ?

— En voiture, l'on passe plus rapidement... si tant est, ce que je ne crois pas, que ta maison soit surveillée.

— Remets-moi la lettre adressée à ton oncle, et attends-moi ici, mon cher Jean : je vais donner mes ordres en conséquence, m'habiller, et je reviens.

Dupin alla, durant quelques instants, épier dans la rue : il ne vit absolument personne; l'on ne soupçonnait pas sans doute que Jean fût réfugié chez moi. Bientôt nous sortîmes dans ma

voiture, qui me conduisit rapidement à l'hôtel de Méligny.

V.

Jean m'attendit dans ma voiture, et je montai chez M^{me} de Méligny : je ne voulais pas encore rompre avec elle, incertain que j'étais de mes résolutions au sujet de ma rencontre imprévue avec Césarine.

Dès que le valet de chambre qui m'avait introduit chez Mme de Méligny fut sorti, elle s'écria :

— Mon Dieu ! quelle peur j'ai eue ce matin chez vous !

— Je viens justement vous rassurer à ce propos et m'excuser, ma chère Eglé ; l'affaire importante qui, à mon regret, m'a empêché de vous attendre ce matin, se rattachait à l'évasion de la personne dont la présence vous a si fort effrayée... c'est un de mes meilleurs amis... il vous l'a dit, je crois ?

— Il me l'a dit... aussi ma frayeur n'a pas duré longtemps... J'ai d'abord, il est vrai, pris ce monsieur pour un voleur... Mais en le regardant et en l'écoutant, j'ai pensé qu'un voleur ne s'exprimerait pas en très bons termes... et qu'un voleur n'aurait pas une physionomie à la fois ouverte et distinguée.

— Ah ! vous trouvez... que mon ami...

— Est très beau ; et puis il a quelque chose de si résolu dans le regard, de si doux dans le sourire, que j'en ai été frappée ; il s'est montré de plus fort galant, et il faut beaucoup de courage pour se montrer galant lorsque l'on vient d'échapper à un grand danger... Ainsi... c'est un conspirateur ?

— Par goût et par conviction.

— Comment s'appelle-t-il ? va-t-il dans le monde ?

— Ces questions, ma chère Eglé, sont vraiment étranges ?

— Pourquoi étranges ?

— Vous devez penser, ce me semble, qu'un conspirateur ne va guère dans le monde.

— Votre ami n'y serait cependant pas déplacé... il a très bonne façon.

— D'excellentes façons... Mais, enfin, ma chère Eglé, au risque de vous causer un profond regret, je suis obligé de vous répéter que mon ami ne va pas dans le monde.

— Je ne vois pas en quoi je peux si profondé-

ment regretter que ce monsieur ne soit pas de notre société ?

— C'est que vous parlez de lui avec tant de feu...

— Moi !

— Vous... ma chère Eglé.

— Cela m'étonne, je croyais parler de votre ami comme j'aurais parlé de tout autre personne... Comment s'appelle-t-il ?

— Jean.

— Jean... tout court ?

— Oui.

— Et que fait-il ?

— Il est employé dans une maison de commerce... Vous voyez que ce n'est pas un grand seigneur comme... lord Wilmot... je suppose...

— Est-ce que vous êtes un grand seigneur, monsieur Duplessis.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que je trouve bizarre que vous preniez des airs de hauteur en me parlant de votre ami, parce qu'il est employé dans une maison de commerce ?

— Ma chère Eglé... voulez-vous que je vous parle sincèrement ?

— Sans doute.

— Vous avez certes l'esprit le moins exalté, le caractère le moins romanesque que je sache, et pourtant la singularité de votre rencontre avec mon ami, l'intérêt qui s'attache aux conspirateurs, aux proscrits, l'attrait du nouveau, de l'inconnu ; enfin j'ajouterai, ainsi que vous le dites : la beauté, les bonnes façons, la galanterie de mon ami, vous ont causé une certaine impression ?

— Allons, Fernand, vous êtes fou.

— Pas si fou...

— Que concluez-vous de votre prétendue découverte ?

— Je conclus que j'aurai l'honneur de vous présenter mon ami Jean, quand vous le désirerez, aujourd'hui... à l'heure même, si cela vous plaît, car il m'attend à votre porte dans ma voiture...

— Vous seriez bien sot, mon cher Fernand, si je vous prenais au mot.

— Vous croyez ? — dis-je en me levant ; — eh bien... je vais à l'instant...

— A l'instant... quoi... achevez donc ?

— Je vais chercher Jean, et je vous l'amène...

— Allez...

— Madame !...

— Monsieur ?...